

veulent. Mais qu'ils n'usent pas, pour cette ville besogne, de la peine des hommes et du sang des travailleurs !

« Pas un sou, pas un homme pour la guerre, pour n'importe quelle guerre ! » Oui ! Mais aussi : « Pas un sou, pas un homme pour la politique, pour n'importe quelle politique ! » sont les mots d'ordre du prolétariat. Car il prétend garder toutes ses forces, toute sa violence, tout son hérosisme pour accomplir la Révolution, la seule Révolution qui compte : celle que les producteurs feront eux-mêmes, sur le terrain de la vie économique, détruisant toute forme d'exploitation et toute forme d'autorité, renversant tous les gouvernements, tous les dictateurs et organisant entre eux, librement, leur activité créatrice et leur consommation.

Pour cette Révolution, on nous trouve toujours contre tous les préfets, contre tous les hommes de loi, quels que soient leurs Evangiles et leurs Codes. Contre cette Révolution, bolchevistes et fascistes sauront bien réaliser l'Union sacrée. Les anarchistes se préparent à défendre leur liberté — et la liberté du prolétariat — contre cette inévitable coalition des autoritaires.

Vive la Révolution !

André COLOMER.

P.S. — Qu'ils soient de l'Égalité ou de l'Humanité, qu'ils se réclament de la S.P.O., de la S.F.I.C. ou de l'U.S.C., les officiels se valent tous. L'amour du pouvoir, le désir du pouvoir les rongent d'une lèpre aussi dégoutante. Et c'est ainsi que Victor Méric écrit : « Nous approuvons pleinement l'attitude des communautés de Saxe et de Thuringe. » Comme à l'heure des élections, orthodoxes et dissidents, résistants et autres socialistes s'entendent pour le partage du gâteau. Vilaine politique !

A. C.

Delecourt est sorti

Notre ami Henri Delecourt vient de sortir de la Santé après neuf mois de prison. Le bon militant rentre dans la bataille avec plus d'énergie et d'entrain que jamais.

A quoi sera la répression ?

On expulse

Nous avons reçu le court billet suivant : « Ce lundi 17-9-1923.

Je quitte la France ce soir, pour me rendre à Berlin...
O France hospitalière !!!
O Libre pensée !!!
Fraternement.

SAM. »

Sam n'était point de ces farouches militants, épouvantails des brûlons qui ayant rongé jusqu'à l'os les charognes de l'ancien Régime, tremblent dans leurs grêges, à l'idée qu'ils pourraient bien quelque jour subir le sort malencontreux des ci-devant nobles qui se sont crapuleusement partagé les dépouilles.

Sam n'était point de ces farouches anarchistes, sauf peut-être les anarchistes, sauf peut-être son ame sensible d'artiste... —

Il militait quand même de temps à autre à sa façon, en jouant du violon, lors des sorties théâtrales données au bénéfice des organisations d'avant-garde.

Jouer du violon sous un régime républicain ! quand l'un de nos plus notoires royaux est sourd comme un urinal d'incurable ! N'était-ce point la vraiment une virulente provocation lancée dans le groupe de nos super-national-patriotes ?

On le lui fit bien voir, en l'envoyant constater de visu comment les hommes gens de Berlin ont le nez fait.

En attendant, le pauvre petit Sam s'en va là-bas sans ressources, son violon sous le bras, et ne connaissant d'autre idiomme que celui qui lui ont enseigné les pendards de l'ignoble laïque parisienne.

Notre camarade est d'origine russe. On ne manquera point de l'expulser d'Allemagne, sous prétexte qu'il a des oreilles ou des pieds de bolchevik. A moins qu'on ne le prenne pour un espion français... Propagande ! Propagande !

Voilà qui fait miroboliquement la pige au mirifique denier de Jeanne d'Arc et à la part des Anciens Combattants, de joyeuse mémoire.

Après tout, on a bien expédié un nobre soudard chez le Saint-Père, pour négocier certaines louches combinaisons de sacristie. Peut-être a-t-on pensé que Sam parviendrait avec des airs de musique, à adoucir les mœurs des infâmes Teutons. Cela ferait sans doute rentrer rapidement la crème qu'attendent avec des soupirs de convoitise les aigles du Bloc National.

Qui sait ? Qui sait ?

Brutus MERGEREAU.

Ca, c'est une affaire !

Il y a vraiment des gens qui ont de la veine de faire l'ennemi de la sollicitude de leur gouvernement.

Une dépeche d'agence nous informe dans l'exergue de notre honorable conférence l'Œuvre, daté du jeudi 4 octobre, que :

« Le conseil municipal d'une ville du Nord de l'Italie a décidé pour magnifier la Patrie à porter commémorer le souvenir, de servir une rente de deux mille lires à la mère du soldat italien. »

Voilà qui ravale le jeu du bouchon au rang d'exercice à l'usage des enfants en bas-âge et montre bien que les patriotes de tous pays ne reculent devant aucun sacrifice quand il s'agit de magnifier la patrie.

Voilà bien, mais il faut lire sur quelques-unes d'Anzunio et Mussolini seconde leurs chansonnées, et c'est avec émotion que nous apprenons à un geste si magnifique digne de grands coeurs.

Nous ne saurons trop égayer MM. Clemenceau, Poincaré et consorts à imiter leurs illustres homologues de leur patrie : pour qui il soit plus difficile de donner à mangier à la mère de Cottin que de servir une rente à la mère d'un militaire dont on ignore le nom et qui représente à lui seul les millions d'individus qui ont trouvé la gloire sur un champ de bataille, la pourriture, au fond d'un trou, les honneurs d'un comportement réserve par voie de tirage au sort dans le but de favoriser les artilleurs des profiteurs de sa mort.

En tout cas, nous transmettons nos compliments à la bonne vieille maman qui n'est peut-être au fond qu'une cousine germane, ou un oncle à héritage et, au soldat inconnu, ou à la mère de Cottin qui fait jouer et les vagues et malodorantes sautes auxquelles l'accompagnent sans vergogne les pantoufles interminables.

Pourvu que le gouvernement et M. Lassalle n'aillent pas enfoncer ce dada de « rentes nègres » au moins des pols inconnus ! pour nous augmenter les impôts : c'est pour le coup qu'en sera fier d'être Français !

André LE TOURNEUR.

A l'approche des Élections législatives

Souteneurs et Catins

Il arrive de se trouver, parfois, dans certains états d'âme bizarres et d'arriver à traiter la société de grande prostituée, les individus étant, tour à tour, souteneurs et catins.

Sébastien Faure, dans son article du *Libertaire*, disait : « On s'apercut de l'approche des élections législatives. Les idées se heurtent, les blocs se forment, les programmes s'opposent, la lutte des partis devient fougueuse, c'est la comédie du vote qui commence. »

Cela est juste. Tous les journaux, à quel point qu'ils appartiennent, vantent leurs pouvoirs, font connaître leurs victoires, exaltent leurs qualités et leur génie. Et pour que populo misse sur eux, ils dévoilent les mauvais agissements des candidats des partis adverses, étaient au grand jour leurs défauts, même parfois ceux qu'ils n'ont pas. Ils se débrouillent mutuellement les plas qui laissent échapper un liquide de malodorant, infect et, d'après eux-mêmes, nous pouvons nous apercevoir de leur malpropre morale, de la véritable politicienne qui ravage les cervaeux de ceux qui prétendent faire le honneur de l'humanité si on les envoie au Palais-Bourbon.

Quelques mois à peine nous séparent du jour où le peuple ira, en mettant un bulletin de vote dans l'urne, affirmer sa toute puissance, sa souveraineté à se donner un maître et les anarchistes n'en veulent pas.

La foire ressemble à celle de toujours ; elle n'aura pas d'autre caractère original que la « bâtie » triomphant encore une fois, des électeurs ; se battant pour Léon, Aristide ou Marcel.

Les candidats iront, en limousine, rendre visite aux électeurs et leur exposer leur programme. Comme c'est gens-là savent « nager », ils feront le possible pour être élus ; ils emploieront des moyens répugnans : la médisance, la calomnie, la flatterie.

Leurs discours seront ronflants, parsemés de mots pompeux, agrémentés de belles envolées, mais vides de sens. Et, toi, oh naïf électeur, tu te laisseras prendre à toute cette parade sans t'apercevoir ce qu'elle cache. Il est beau de voir défilé un régiment musical en tête, drapé déployé, mais pensez à quoi sont tout ce battage : à cacher l'assassinat de milliers de jeunes soldats.

Derrière la parade électorale, il y a la peine, le souci, la souffrance, les privations, car tous ces messieurs qui viennent te conter fleurette, électeur, veulent vivre de ton travail et ne rien faire. Tous ces messieurs, à la parole facile, qui distribuent des poignées de main sans complicité, se valent : Blancs, bleus, tricolores ou rouges, tous visent le même but : l'assiette au beurre, la vie belle et facile.

L'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Beaucoup d'électeurs prennent encore, hélas ! les élections pour un fait si sérieux, quand donc consentiront-ils à ouvrir les yeux et à se rendre compte des résultats ?

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisions rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Beaucoup d'électeurs prennent encore, hélas ! les élections pour un fait si sérieux, quand donc consentiront-ils à ouvrir les yeux et à se rendre compte des résultats ?

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisions rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Beaucoup d'électeurs prennent encore, hélas ! les élections pour un fait si sérieux, quand donc consentiront-ils à ouvrir les yeux et à se rendre compte des résultats ?

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisions rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Beaucoup d'électeurs prennent encore, hélas ! les élections pour un fait si sérieux, quand donc consentiront-ils à ouvrir les yeux et à se rendre compte des résultats ?

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisions rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Beaucoup d'électeurs prennent encore, hélas ! les élections pour un fait si sérieux, quand donc consentiront-ils à ouvrir les yeux et à se rendre compte des résultats ?

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Beaucoup d'électeurs prennent encore, hélas ! les élections pour un fait si sérieux, quand donc consentiront-ils à ouvrir les yeux et à se rendre compte des résultats ?

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Beaucoup d'électeurs prennent encore, hélas ! les élections pour un fait si sérieux, quand donc consentiront-ils à ouvrir les yeux et à se rendre compte des résultats ?

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Beaucoup d'électeurs prennent encore, hélas ! les élections pour un fait si sérieux, quand donc consentiront-ils à ouvrir les yeux et à se rendre compte des résultats ?

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

Et l'énorme peut être un homme du peuple, mais à partir du jour qu'il sera député, il se croira supérieur et, loin de faire mieux que les autres, il sera peut-être pire.

Nous aurons beau changer de député, ce sera comme si nous ne faisons rien ; nous changerons simplement de tyran et de voleur.

MILITARISME

La récente équipée du sinistre traiteur de sabre Primo de Rivera vient à point nous rappeler que le militarisme, qui aurait dû fuir la guerre, l'ignoble dernière guerre, n'a fait que lui donner un nouveau regain d'énergie, au détriment de la classe ouvrière de tous les pays. Que nous journions les yeux vers n'importe quel pays, nous voyons l'élément militaire prêt à jeter bas les dernières conquêtes prolétariennes. Les moyens ne diffèrent pas : coup d'Etat, dictature, emprisonnement de militants, quand ce n'est pas l'assassinat pur et simple de ces malheureux qui n'en peuvent plus.

L'on se rend aisément compte que la guerre qui devait tuer le militarisme, n'a réussi après des années d'une tuerie atroce, sans aucun précédent dans l'histoire qu'à enterrer les idées de morture, que la diplomatie secrète couve d'un velours jaloux.

Profitant de la folie quasi générale qui, en 1914, fit d'un peuple pacifiste, un sinistre ramassis de chauvins et de brutes, profitant également de ce que les chefs de parti et d'organisation, n'avaient en fait de courage, que celui d'aller au front ou plutôt d'y faire envoyer les autres à la faveur de combinaisons, dont le moins qu'on en puisse dire est qu'elles sentaient la trahison — ou bien encore profitant enfin que certain chef farouche communiste d'aujourd'hui, allait en Italie, ralenti au préalable d'une bonne sincérité, chercher la guerre sainte, sous le couvert de cette marchandise frelatée, qu'on appela l'union sacrée, dans le but d'entraîner cette dernière dans la danse macabre, commencée, en début de l'année précédente —, le militarisme qui semblait devoir mourir faute d'aliments, put, à la faveur de la collective lâcheté, dresser ses monstrueuses tentacules, par dessus les dernières idées pacifistes, qu'avaient bafouées ceux-là même qui auraient vu au prix de leur vie s'en faire les acharnés défenseurs.

Oui ! mais, aujourd'hui, les chefs, tous politiciens madrés, ne méritent plus pour un idéal. Et puis, il y a si longtemps que Baudin est mort, que l'exemple est oublié.

Les guerres d'enfant, étaient faites par des mercenaires dont le droit de vendre leur corps pour les champs de carnage, n'étaient discutable qu'au seul point de vue humanitaire. Il est évident que cette énergie adaptée aux besoins de meurtres inconscients, eût été mieux employée à des travaux agricoles ou autres, mais le militarisme de l'époque avait au moins l'avantage, sur celui dont nous constatons la pénibilité, de ne pas contraindre les individus à endosser la vile livrée du meurtre pour devenir des assassins par ordre.

Le militarisme, stigmatisé par les philosophes, les penseurs et les savants, n'était pas, au temps de nos aînés, couvert par l'umanité, l'approbation — les nombrées guerres qui se succédaient avaient élevé un culte à cette abominable calamité — au contraire, il apparaissait que seul, était beau que seul était grand, que seul était moral et élevé, le glorieux métier des armes. Les enfants de la noblesse embrassaient plus souvent la carrière d'officier, qui, à leurs yeux, vénissaient toutes les qualités du tempérament gaulois, de l'arrogance, la sauvagerie et ce qu'il allait créer. Je crois que c'est après la chute du plus odieux des assassins, qu'il a complété l'histoire — j'ai nommé Napoléon — que naquit le canitatisme. D'abord hésitant, comme l'enfant qui fait ses premiers pas, sa puissance s'affirme prodigieuse par suite des guerres métropolitaines ou coloniales, dont la seule raison d'être, n'avait d'autre but que la conquête des territoires permettant d'organiser, sur une grande échelle, les vols de toutes sortes chez les vaincus.

C'est surtout aux colonies où le militarisme se couvrit d'une gloire facile, qu'on put l'admirer dans toute sa splendeur.

Contre des indigènes sans grands moyens de défense, nos canons et nos fusils firent merveille. En moins de temps qu'il n'en fallait pour l'écrire — des communiqués à la presse nous le faisaient savoir — nos glorieux 75, mis en batterie à quelques kilomètres, rasaienr des villages, et là où quelques minutes auparavant, il y avait de la vie, il ne restait plus que des ruines fumantes sur lesquelles la mort plaignait sincère.

Dans le temps, on vous achetait pour faire ces choses admirables, on vous donnait un salaire variable selon le grade et à chaque expédition fructueuse, vous preniez part à la curée, tandis qu'aujourd'hui, non seulement on ne vous offre rien, mais encore, on vous force à vous présenter à la caserne pour y accomplir un an ou dix-huit mois de service, pendant lesquels on vous apprend toutes les finesses dans l'art ignominieux de tuer votre prochain pour qu'il se puisse bien pénétrer des lourdes sentiments que vous nourrissez à son égard.

Dans son « Voyage de Shakespeare », le gros Léon Dodi, qui n'était pas encore l'être infâme que nous connaissons si bien, écrivait ceci :

« Quand je songe, grommelait Fischard, que le prêtre est sorti du besoin de « mentir, le SOLDAT, DU BESOIN DE TUER, le juge, du besoin de voler ! Et le plus terrible, c'est que sur chacun de « ces trois fumiers ont poussé quelques « fleurs d'héroïsme qui perpétuent leur « intamie : Le martyr, LE HEROS, l'arbitre sont cités par tous nos sophistes, « comme les preuves de notre excellente « morale. Moi, je réclame le feu pour « l'église, LA CITADELLE et le prétoire. »

Dans son livre « Les Guerres et la Paix », Charles Richet, calculant ce qu'ont fait de victimes les guerres du siècle dernier, en arrive au total respectable de 14 600 000. Ajoutez à la vingtaine de millions, résultant de la grande hécatombe et des guerres préparatoires qui ont eu lieu pendant les quatre premiers lustres de ce siècle et vous serez édifiés sur l'œuvre néfaste accompagnée par le militarisme, destructeur des individus les plus vigoureux de l'espèce humaine.

Nous savons — ceux qui en ont goûté — ce qu'est la vie de caserne. L'homme s'y démonte, perd le goût du travail et y anasse une quantité de vices, qui le rendent impropre, dès sa sortie du régiment, à vivre la vie saine et harmonieuse qu'il aurait pu vivre, s'il n'était allé dans ce milieu corrompu.

« L'alcoolisme, la prostitution et l'hypocrisie, voilà ce qu'apprend la vie à la caserne. (Ch. Richet) »

Depuis des siècles que les hommes écrivent contre la guerre, il n'y a plus rien à ajouter. De nombreux papiers ont été moircis de ce sujet, des paroles enflammées ont flétri, comme il convenait, ce siècle d'un autre âge, mais malheureusement, malgré l'antimilitarisme actif d'avant-guerre, nous ne sommes pas parvenus à empêcher tous les méfaits qu'allait entraîner en 1914, un militarisme auquel le

capitalisme mondial devait donner une vigueur exacerbée.

Devons-nous conclure, comme Flamanion, dans « Le Ciel et la Terre », que l'on verra pendant de nombreuses années encore quatre-vingt dix-neuf hommes sur cent, éprouver la nécessité de se poignarder, et le centième qui les trahira de l'ouest, n'a fait que lui donner un nouveau regain d'énergie, au détriment de la classe ouvrière de tous les pays. Que nous journions les yeux vers n'importe quel pays, nous voyons l'élément militaire prêt à jeter bas les dernières conquêtes prolétariennes. Les moyens ne diffèrent pas : coup d'Etat, dictature, emprisonnement de militants, quand ce n'est pas l'assassinat pur et simple de ces malheureux qui n'en peuvent plus.

Le niveau moral du peuple est bien bas. Le crâne boursé par une presse venale, boursé par la littérature officielle, saturé de ciméroman, tête légère, faite pour les plaisirs les plus vulgaires, réceptacle de toutes les idées fausses et préconçues, qui comment se présente à nos yeux, le peuple souverain.

Faut-il désespérer, contre toute espérance ? Allons donc ! Il faut combattre le militarisme à fond par tous les moyens. L'attaquer dans ses œuvres vives, l'accuser jusqu'à ses derniers retranchements dans un mot le détruire.

La mission est délicate qui consiste à éduquer la masse, mais elle n'est pas au-dessus de la volonté d'un anarchiste. Nous sommes voués à l'œuvre grandiose entre toutes, de dénoncer les vils et les fourbes, de détruire les institutions suranées, d'extirper le mal dans sa racine et enfin de jeter bas ce monument d'iniquité appelé autorité sur lequel poussent comme autant de champignons vénérables, la religion, la justice, la patrie et son inviolable corollaire, le militarisme.

Les réhabilitations du monde est à ce prix.

J. BUCOO.

POLITICIEN !

Ludovic-Oscar Frossard n'est pas content. Pensez donc : dans le *Libertaire* et un camarade a osé l'appeler politicien !

Politicien lui ! Allons donc ! C'est une dérision !

Ensuite, il y a en partout, en cherchant bien, on en trouverait même au *Libertaire*.

Certainement, mon vieux Ludovic, il n'est pas content. Pensez donc : dans le *Libertaire* et dans les meilleures anarchistes, mais il en sont vivement partis pour la raison bien simple que chez nous le « fromage » n'est pas assez bon pour que les astucieux s'y installent.

Mais au fait où sont-ils donc passés ces politiciens dont le passage dans nos milieux n'a été qu'un rayon de soleil ? N'en trouverait-on pas quelques-uns parmi les amis, mon vieux Oscar ? Ces gros honniches, poète et littérateur, membre du parti socialiste-communiste, n'a-t-il pas écrit autrefois dans le *Libertaire* ? Pourquoi donc a-t-il cessé d'écrire dans notre journal ? Simplement parce qu'on ne lui payait pas ses articles. C'est sa propre déclaration !

Alors, tout s'explique !

INDECROTTABLES !

Parce que Carpenter — cette gloire nationale qui efface jusqu'au souvenir de Pasteur — a distribué quelques coups de poings au boxeur John Beckett, il y avait foule, samedi après-midi, faubourg-Montmartre.

Trois ou quatre mille badoads entraient complètement la circulation et les gens pressés n'arrivaient qu'à grand-peine à se frayer le passage à travers cette foule hurlante et trépignante.

Pensez donc, ce grand homme de Carpenter faisait la roue au balcon de l'*Echo des Sports* et — telle une jolie poule de luxe — produisait ses sourires aux milliers de braillards qui s'époumonaient à crier sur l'air des lampions : *Carpenter ! Carpenter !*

Naturellement, les agents, très paternes, se contentaient de faire circuler les quelques voitures qui filaient vers Montmartre.

Ah ! si, à la place de ces énergumènes, de bons bougres révolutionnaires s'étaient réunis pour demander justice pour nos huit camarades, c'est à coups de nerfs de bœuf que ces policiers débâilleraient carrees les côtes des protestataires.

C'est normal et, sur ce point, nous ne trouvons rien à redire. Toutefois, nous pensons qu'à siècle de la vapeur, des chemins de fer, de l'électricité et de la T. S. F., il est... écrivons regrettable, de constater que des milliers d'individus n'hésitent pas à courir le risque d'attraper un rhume de cervée pour une bronchite — pour proclamer un *fort à bras* qui, très probablement, se croit « supérieur » parce qu'il possède la force de flanquer des coups de poings sur la g... de ses contemporains.

Il est pénible de penser que ces indecrottables imbéciles qui, samedi dernier, durant des heures, mendiaient les sourires du Grrrand Georges, ne voudraient — pour rien au monde — s'asseoir en plein air pour huer leurs patrons rapaces et leurs propriétaires exploitants.

Aucun de ces idiots qui, la semaine dernière, se prosternait presque devant l'*Édouard* ne songeait qu'une société est bien ridicule et criminelle qui permet qu'en trois secondes, un Carpenter puisse gagner quelques centaines de mille francs, alors que, pour nous, il n'ouvrira qui fait œuvre utile, ni le savant qui se consacre à des recherches utiles, n'arrivent à vivre convenablement, leurs salaires ou leurs revenus leur interdisant toute possibilité d'existence meilleure.

Il est vrai que cette foule est la foule des retraites militaires et des manifestations chauvines, la même qui, chaque année, se rend à Longchamp pour voir la revue, la même qui, sur le passage de Poincaré, le Lorrain, gueule et... dégueule patriotique... et a-t-il cessé d'écrire dans notre journal ? Simplement parce qu'on ne lui payait pas ses articles. C'est sa propre déclaration !

Il est vrai que cette foule est la foule des retraites militaires et des manifestations chauvines, la même qui, chaque année, se rend à Longchamp pour voir la revue, la même qui, sur le passage de Poincaré, le Lorrain, gueule et... dégueule patriotique... et a-t-il cessé d'écrire dans notre journal ? Simplement parce qu'on ne lui payait pas ses articles. C'est sa propre déclaration !

E. LEAUTE.

COMITÉ DE DÉFENSE DES MARINS

Adieu à Marty

Il est de peu d'importance que le Parti communiste nous oblige à protester fortement.

Depuis le commencement de notre agitation, en 1919, il nous a été donné des heures heureuses, lorsqu'on nous sentions les masses ouvrières si unies que nous étions, nous sommes aussi de bien mauvais voisins, et les plus mauvais n'ont pas les durées des gouvernements, ni les calamités de la presse, ce sont les fins de non-revenu de l'*Humanité*, la mauvaise volonté de ses directeurs et de ses collaborateurs.

Tous les trois vivent largement de la renommée.

Cependant, l'adhésion de Marty au Parti communiste nous oblige à protester fortement.

Tout comme ses amis ou ex-amis Cachin, Dunois, Monnac, Monnousseau-le-Jaune, etc., il a mangé au « atelier de Moscou » pendant longtemps.

Il se connaît bien et ils sont faits pour s'enfuir encore demain.

Frossard est peut-être plus malin que les autres ; c'est un véritable « maître nageur ». Il se tient bien à la surface, Entre deux eaux encore mitez.

Regardez-le dans les réunions publiques ou dans les congrès, il n'aventurera jamais trop loin. Il tire de l'air de quel côté vient le vent.

A la tribune, il sait rire, pleurer et tomber en syncope quand il le faut, au bon moment. C'est un truc qui prend assez bien.

Il se connaît bien et ils sont faits pour s'enfuir encore demain.

Frossard est peut-être plus malin que les autres ; c'est un véritable « maître nageur ». Il se tient bien à la surface, Entre deux eaux encore mitez.

Regardez-le dans les réunions publiques ou dans les congrès, il n'aventurera jamais trop loin. Il tire de l'air de quel côté vient le vent.

A la tribune, il sait rire, pleurer et tomber en syncope quand il le faut, au bon moment. C'est un truc qui prend assez bien.

Il se connaît bien et ils sont faits pour s'enfuir encore demain.

Frossard est peut-être plus malin que les autres ; c'est un véritable « maître nageur ». Il se tient bien à la surface, Entre deux eaux encore mitez.

Regardez-le dans les réunions publiques ou dans les congrès, il n'aventurera jamais trop loin. Il tire de l'air de quel côté vient le vent.

A la tribune, il sait rire, pleurer et tomber en syncope quand il le faut, au bon moment. C'est un truc qui prend assez bien.

Il se connaît bien et ils sont faits pour s'enfuir encore demain.

Frossard est peut-être plus malin que les autres ; c'est un véritable « maître nageur ». Il se tient bien à la surface, Entre deux eaux encore mitez.

Regardez-le dans les réunions publiques ou dans les congrès, il n'aventurera jamais trop loin. Il tire de l'air de quel côté vient le vent.

A la tribune, il sait rire, pleurer et tomber en syncope quand il le faut, au bon moment. C'est un truc qui prend assez bien.

Il se connaît bien et ils sont faits pour s'enfuir encore demain.

Frossard est peut-être plus malin que les autres ; c'est un véritable « maître nageur ». Il se tient bien à la surface, Entre deux eaux encore mitez.

Regardez-le dans les réunions publiques ou dans les congrès, il n'aventurera jamais trop loin. Il tire de l'air de quel côté vient le vent.

A la tribune, il sait rire, pleurer et tomber en syncope quand il le faut, au bon moment. C'est un truc qui prend assez bien.

Il se connaît bien et ils sont faits pour s'enfuir encore demain.

Frossard est peut-être plus malin que les autres ; c'est un véritable « maître nageur ». Il se tient bien à la surface, Entre deux eaux encore mitez.

Regardez-le dans les réunions publiques ou dans les congrès, il n'aventurera jamais trop loin. Il tire de l'air de quel côté vient le vent.

A la tribune, il sait rire, pleurer et tomber en syncope quand il le faut, au bon moment. C'est un truc qui prend assez bien.

Il se connaît bien et ils sont faits pour s'enfuir encore demain.

Frossard est peut-être plus malin que les autres ; c'est un véritable « maître nageur ». Il se tient bien à la surface, Entre deux eaux encore mitez.

Regardez-le dans les réunions publiques ou dans les congrès, il n'aventurera jamais trop loin. Il tire de l'air de quel côté vient le vent.

A la tribune, il sait rire, pleurer et tomber en syncope quand il le faut, au bon moment. C'est un truc qui prend assez bien.

Il se connaît bien et ils sont faits pour s'enfuir encore demain.

Frossard est peut-être plus malin que les autres ; c'est un véritable « maître nageur ». Il se tient bien à la surface, Entre deux eaux encore mitez.

Regardez-le dans les réunions publiques ou dans les congrès, il n'aventurera jamais trop loin. Il tire de l'air de quel côté vient le vent.

A la tribune, il sait rire, pleurer et tomber en syncope quand il le faut, au bon moment. C'est un truc qui prend assez bien.

Il se connaît bien et ils sont faits pour s'enfuir encore demain.

Frossard est peut-être plus malin que les autres ; c'est un véritable « maître nageur ». Il se tient bien à la surface, Entre deux eaux encore mitez.

syndicalisme, par tous les rouages producteurs, par toutes les activités économiques de la vie présente.

Au sein de notre mouvement, vivant reflet des aspirations des besoins matériels et moraux de l'individu, synthèse d'un mécénatisme social en voie de constitution, tous trouveront les conditions organiques, idéalistes et humaines de la grande révolution, désirée par tous les travailleurs.

Demain sera aux producteurs groupés et associés en vertu de leurs fonctions économiques.

L'Organisation Sociale surgira d'entre eux et portera en elle tous les facteurs de réalisation : Action, organisation, coordination, cohésion, impulsions.

Par là, se dressera, en opposition pure, en face du citoyen, enuté vivante, instable et artificielle, le producteur, réalité vivante, support logique et moteur naturel des sociétés humaines.

II. — LE SYNDICALISME DANS LE CADRE NATIONAL

A. Son action générale

La C. G. T. Unitaire affirme des aujourd'hui qu'elle représente exclusivement être un groupe de classe : celle des producteurs.

En vain, il accorde aux travailleurs d'Amiens, qu'elle reprend en entier, dans sa lettre et dans son esprit, elle veut mener la lutte sur tout le terrain économique et social.

Elle prétend être, en dehors de l'unité politique et philosophique, le véritable organisme dans lequel les producteurs viendront défendre leurs intérêts matériels et moraux, immédiats et futurs.

En outre, s'inspirant de la situation présente, elle déclare vouloir préparer sans délai les élections complètes de la vie sociale et économique de demain, dont elle tient à examiner tout de suite les caractères et le fonctionnement réel.

Le capitalisme — conséquence et résultante de la vie passée, adaptée par elle et réduite par les forces révolutionnaires — a été détruit au terme de son évolution historique, le Congrès prétend substituer le Syndicalisme à l'expression réelle de la vie des hommes vivant en société.

Rejetant le principe de partage des privilégiés aux travailleurs, il déclara : « Le Syndicalisme — qui est la lutte des classes — le Syndicalisme continue sa mission. Il détruit les privilégiés, établit l'égalité sociale, qui ne sera réalisée définitivement que par la suppression du patronat, l'abolition du salariat et la disparition de l'Etat, buts concrets du Syndicalisme. Il préconise comme moyen d'action la grève générale.

B. Ses moyens d'action

Précisant ce moyen d'action, le Congrès tient fermement à déclarer qu'il conserve sa valeur en toutes circonstances, soit corporativement, soit intercorporativement, soit localement ou régionalement, soit interrégionalement ou nationallement.

Que ce soit pour faire triompher les revendications particulières ou générales, fédérales ou nationales, offensivement ou défensivement, pour protester contre l'arbitraire patronal ou gouvernemental, la grève, partielle ou générale, reste et demeure la seule véritable arme du Syndicalisme.

En ce qui concerne la grève générale expri- priatrice, premier acte révolutionnaire qui marquera la cessation concrète et simultanée du travail en régime capitaliste, le Congrès affirme qu'il sera pour elle la plus violente.

Elle sera pour son objectif.

10. De priver le capitalisme d'Etat de toute possibilité d'action en s'empêtrant des moyens de production et d'échange ;

2. De défendre les conquêtes prolétariennes qui sont le résultat d'assurer l'existence de l'ordre nouveau, en réalisant au minimum le temps d'arrêt de la production et des échanges ruraux et urbains.

Le Congrès déclare que, confiant dans la valeur de ce moyen de lutte suprême, le Proletariat sera nécessairement à prendre possession de toutes les forces de production qui encore sera capable de les exploiter dans l'intérêt de la collectivité affranchie et de les défendre contre toutes les entreprises contre-révolutionnaires.

Il déclare enfin que le stade qui doit marquer le terme des conquêtes prolétariennes ne pourra avoir d'autres limites que celles qui permettront d'atteindre la compréhension des travailleurs et les possibilités de réalisations de l'ordre maximum.

Le Congrès indique que la stabilité de la révolution doit être assurée par la stabilité de tout système préconisé, tout dogme commun de la théorie qui seraient invariablement en contradiction avec les faits de la vie économique qui doit donner naissance à la vie sociale exprimant l'ordre nouveau.

Proclamant son attachement indéfectible à la lutte pour l'ordre nouveau, le Congrès n'en considère pas moins que la révolution est un fait, un moyen et non une idée ; qu'elle doit être utilisée par les forces révolutionnaires pour la libération du prolétariat, dont le syndicalisme est à la fois le facteur principal et la seule force de réalisation.

En l'absence de cette action essentielle, le Congrès décide :

Que, par son action revendicatrice quo- tidiennement, le syndicalisme poursuit la coordination des efforts ouvriers, l'accroissement du « mieux-être » des travailleurs, l'assurance d'« andamans » importants, telles : la diminution des heures de travail, l'augmentation des salaires, etc., il prépare chaque jour l'émancipation des travailleurs qui ne sera réalisée que par l'expropriation capitaliste.

En condamnant la « collaboration de classe » et le « syndicalisme d'intérêt général », le Congrès a déclaré que ce ne sont pas les fractions inévitables entre patrons et ouvriers qui constituent les actes de collaboration de classe. En ne voyant dans ces discussions, qui résultent de l'état actuel des choses, qu'un aspect de la lutte pour l'ordre nouveau, le Congrès précise que la collaboration des classes est caractérisée par le fait de participer dans les organismes permanents à l'étude en commun (entre représentants patronaux et ouvriers) des problèmes économiques dont la régulation ne saurait que prolonger l'existence du régime actuel.

c) Le Syndicalisme dans la période pré-révolutionnaire

Considérant que, dans la période pré-révolutionnaire, le rôle essentiel du syndicalisme est de dresser une opposition, constante aux forces capitalistes de diminuer le pouvoir patronal en augmentant celui du syndicat, le Congrès estime que ces résultats ne peuvent être obtenus que par l'introduction du travail à 8 heures, l'abolition des Comités et des Conseils d'ateliers, d'usines de chantiers, de bureaux, de culture, etc., dans tous les domaines de la production. Ces conseils et ces comités devront toujours être placés sous le contrôle du syndicat. En même temps que sera menée à bien la besogne de documentation, d'éducation technique et professionnelle, en vue de la reorganisation sociale, et, enfin, dans les meilleures conditions, l'apprentissage de la gestion.

En indiquant que les syndicats constituent les cadres de la Société nouvelle, le Congrès déclare que les techniciens et les savants devront être placés, dans les syndicats, sous pied de complète égalité avec les autres travailleurs. Tous les syndicats, dans les meilleures conditions, peuvent être extérieur au Syndicalisme. Il sera constitué dans son sein, avec son esprit, dans chacune de ses cellules, de bas en haut, dans les ateliers, dans les usines, les bureaux, les chantiers, les champs, en même temps que dans les Syndicats, les Unions locales, régionales et départementales, les Fédérations et la C. G. T.

C'est lui qui aura pour mission de poursuivre le travail de préparation à la gestion des moyens de production et d'échange, qui étudiera les moyens les meilleurs pour faire aboutir, sous la direction du Congrès, les revendications ouvrières.

(A suivre.)

Reunions corporatives

Maçonne-Pierre : dimanche 14 octobre, à 9 heures du matin, salle Jean-Jaurès, Bourg du Travail.

Briques-Fumistes industriels : dimanche 14 octobre, à 9 heures du matin, salle Eugène-Varin, Bourg du Travail.

Carrelage-Faïenciers : dimanche 14 octobre, à 9 heures du matin, salle Raymond Lefèvre, 8, avenue Mathurin-Moreau.

REUNIONS DE SECTION LOCALES

Boulogne-Billancourt : salle du C. I., 85, avenue Jean-Jaurès.

Malakoff : salle Périer, rue Béranger.

Saint-Ouen : à la Mairie.

Clamart : salle du C. I., 17, rue Condorcet.

Arcueil-Cachan : salle de la Mairie.

DIMANCHE 21 OCTOBRE

Assemblée générale du Syndicat unique du Bâtiment.

A REIMS Ils étaient mobilisés

Samedi 6 octobre eut lieu la réunion générale du Bâtiment de Reims, traitant du Congrès de Bourges et de l'orientation syndicale. Le Congrès a été déclaré comme des masses aussi organisé un parfait moyen, et s'est attaché surtout à toucher particulièrement l'élément communiste italien, qui ne le comprenait pas parfaitement, le suit avantageusement. Aussi naturellement, ce sont des derniers avoua que ses camarades et lui savaient « et comment ! » ce qu'ils avaient à faire, et ajouta par la suite qu'à la C. G. T. U. il y avait deux cent mille syndiqués, et que, dans une autre circonscription fit en pleine séance à l'ordre du jour, étrangère à ses camarades. Les deux jeunes communistes défenseurs de la motion de la C. G. T. U. mangèrent de l'anarchie à qui mieux mieux. Ils furent mis à leur place comme il sied, par le camarade qui soutint la thèse syndicale leur rappelant qu'un parti politique de 30.000 adhérents — soyons large — voulait sans doute organiser syndicale, qui en compte trois cent cinquante mille, et n'y avait vraiment que deux tendances en présence, l'une syndicaliste, l'autre politique, que cette dernière était la plus de l'anarchie et cause de tous ses maux, que seul le syndicat était un organisme de classe, puis part à l'ordre du jour que le Comité syndical a été presque nul, car les faits sont d'ailleurs relatés, mais impartiallement, car si ce militante a été couvert par les assemblées générales, à ces assemblées la vérité a été déformée, et le camarade qui a parlé a retenu les faits, mais il maintenait, si le fait n'a pas été rendu public, c'est que nous avions le souci de l'organisation, car il n'était connu que de certains camarades. D'ailleurs, le mouvement d'octobre auquel on fait l'allusion a été presque nul, car la confirmation a été précédemment énoncée.

Si, aujourd'hui, devant cette infection politicienne, il nous faut dire la vérité, c'est dans les temps troubles que nous traversons, l'autre partie : il faut savoir à qui on a affaire, et nous voyons que, dans le journal du Grand Soir, des militants invoquant des affaires de famille pour justifier leur absence. Les camarades jurent le dévouement et le désintéressement des uns, car la démagogie intéressera des autres, car aujourd'hui, c'est le verbalisme démagogique qui encombre l'ordre du jour, et nous devons nous déintensifier, mais on n'a pas l'illusion de l'ordre du jour, mais l'ordre du jour, pour lequel nous devons nous organiser, et régulièrement envoyer au journal, lui permettre de faire la besogne qui s'implique. Quelques camarades de Paris ont déjà pris l'initiative de faire leur versolement hebdomadaire. Nous avons le ferme espoir qu'ils seront imités par le plus grand nombre.

Continuant contre les directives de la C. G. T. R. il prouve qu'elle est subordonnée à un parti, à un gouvernement aussi mauvais, même plus mauvais que les autres et que le mouvement syndicaliste est inexistant. Il termine en soulignant que les Ecuries d'Augias du syndicat sont évidemment les producteurs afin d'aspirer à réaliser la formule qui nous est chère : Bien-être et Liberté.

Hélas ! la politique l'emporta, le secrétaire des Jeunes communistes de Reims sera délégué à Bourges pour représenter le Bâtiment de Reims. Les organisations continuèrent à être regroupées, et regnèrent sur les ruines, en attendant d'entendre notre information syndicale.

A moins qu'il n'y ait un résultat de révolte ! combien légitime ! nous communiquons et continuons énergiquement l'action directe contre les saboteurs et les dictateurs du mouvement syndical.

Camille LABERCHE.

Mise en garde

Dans ses réunions des 1^{er} et 2 octobre, le conseil de la section technique, après avoir entendu les accusations portées contre le Syndicat, Tapereau Jules et Le Bihan Albert, accusés de faits antisyndicaux, de marchandise et d'indécéderesse en plus pour le Bihan. Quoique régulièrement convoqués ces trois individus pour un seul décret de présenter pour donner des explications sur les faits, et sans déclarer que les syndicats et les délégués qui les accusent sont parvenus à leur faire accepter devant les tribunaux, le conseil a à l'unanimité prononcé leur exclusion de l'organisation et à en soumettre la ratification à notre Assemblée générale de la section qui aura lieu le 14 octobre.

Les camarades étaient appelés à travailler avec ces individus, ainsi que les syndicats de province se devront de faire le nécessaire vis-à-vis de ces individus.

Le Conseil de la section technique des briqueteries-fumistes industrielles et des briqueteries.

Chez les Charpentiers en fer

Les charpentiers en fer, menuisiers, levageurs et riveurs du département de la Seine, affirment leur attachement au S. U. B. et à la Fédération du Bâtiment pour toutes ses manifestations syndicales, et sont sincèrement et dédialement et déclare la solidarité des corporants et se déclarent prêts à répondre à tout appel.

Ayan, pour tout l'émancipation des travailleurs, ils se séparent en donnant mandat et confiance à leur conseil et nouveau secrétaire de section Bihen de faire toute action pour la défense du syndicalisme-fédéralisme et de ses buts révolutionnaires.

Le décret enfin que le stade qui doit marquer le terme des conquêtes prolétariennes ne pourra avoir d'autres limites que celles qui permettront d'atteindre la compréhension des travailleurs et les possibilités de réalisations de l'ordre maximum.

Le Congrès indique que la stabilité de la révolution doit être assurée par la stabilité de tout système préconisé, tout dogme commun de la théorie qui seraient invariablement en contradiction avec les faits de la vie économique qui doit donner naissance à la vie sociale exprimant l'ordre nouveau.

Proclamant son attachement indéfectible à la lutte pour l'ordre nouveau, le Congrès n'en considère pas moins que la révolution est un fait, un moyen et non une idée ; qu'elle doit être utilisée par les forces révolutionnaires pour la libération du prolétariat, dont le syndicalisme est à la fois le facteur principal et la seule force de réalisation.

En l'absence de cette action essentielle, le Congrès décide :

Que, par son action revendicatrice quotidienne, le syndicalisme poursuit la coordination des efforts ouvriers, l'accroissement du « mieux-être » des travailleurs, l'assurance d'« andamans » importants, telles : la diminution des heures de travail, l'augmentation des salaires, etc., il prépare chaque jour l'émancipation des travailleurs qui ne sera réalisée que par l'expropriation capitaliste.

En condamnant la « collaboration de classe » et le « syndicalisme d'intérêt général », le Congrès a déclaré que ce ne sont pas les fractions inévitables entre patrons et ouvriers qui constituent les actes de collaboration de classe. En ne voyant dans ces discussions, qui résultent de l'état actuel des choses, qu'un aspect de la lutte pour l'ordre nouveau, le Congrès précise que la collaboration des classes est caractérisée par le fait de participer dans les organismes permanents à l'étude en commun (entre représentants patronaux et ouvriers) des problèmes économiques dont la régulation ne saurait que prolonger l'existence du régime actuel.

(A suivre.)

A LOS ESPAÑOLES

Soñan recordar a los camaradas españoles adherentes al Syndicat Unique du Bâtiment de la Seine, que la asamblea general de su sindicato, tendrá lugar el domingo 21 octubre, a las 9 de la mañana en la Boul. Traouy, 20. Ayer, se presentó a la reunión de los representantes de los sindicatos y se discutieron las principales cuestiones, hay también la creación de una caixa de solidaridad para las víctimas de la acción : el congreso confederal, etc., etc.

Le Conseil.

POUR LE « LIBERTAIRE » QUOTIDIEN

Les Souscripteurs à l'Emprunt

HUITIÈME LISTE

N° Noms Nombres de parts Sommes

508-510 Maurice GIRARD 3 300

511 DESCAMPS et VILLE 1 100

512 VAN DEN NESTE 1 100

513 FOUDRIGUER 1 100

514 ADAM 1 100

515 CHARETTE, Montréal 1 100

516-517 Luigi et Agneta ROTH 2 200

518 DARNAUT 1 100

519 GÉRARD, de Tourcoing 1 100

520 BALLIN 1 100

521 Groupe du 20^e 1 100

522 Hilaire GRAS 1 100

523 A. RADOUBE 1 100

524 Groupe du 19^e, Pantin-Aubervilliers, Marseilles 1 100

525 Jean DAVID 1 100

527 Victor GRIMBERT et Paul RICHEROURG 1 100

528-529 VELZET 2 200

530 M. B. 1 100

531 GASSER de Saint-Imier 1 100

532 BOLLIER, Montréal 1 100

533 ENRICO, Bruxelles 1 100

534 CHARLES, Bruxelles 1 100

535 ROGER, Bruxelles 1 100

5